

Therese

Sa soeur d'Anthenay
à Citoyen Jeanson
employé aux douanes
à Dunkerque

Pierry 25 juin 1801

J'arrive d'Ay, mon cher ami, où j'ai appris avec grand chagrin que tu étais mécontent de moi, je conviens mon ami que je dois te paraître coupable, mais si maman a été juste, elle doit t'avoir expliquée que j'ai été à peu près aussi peu exacte, envers tout le monde et cela non pas que je sois devenue indifférente, mais à cause d'indispositions très fréquentes que j'ai essuyées, et surtout de la fatigue extraordinaire que j'éprouvais pour le peu que j'écrivis; ne m'en veux donc pas trop, mon ami, et sois persuadé que sans cette raison je n'eusse pas autant tardée avec toi, puisqu'outre le plaisir que cela me fais, je crois aussi t'en procurer, ces motifs sont bien déterminants.

Tu me crois bientôt je pense au moment d'accoucher et tu te trompe; j'ai longtemps été moi-même persuadée que je serais enfin mère dans ce mois d'août, mais les apparences ont été fausses, et ce que j'ai tant craint à Reims qui ne fut un accident nuisible à l'état de grossesse dans lequel je crois être n'était qu'un chose ordinaire, puisque je ne l'étais pas, je n'ai pu reconnaître cela que fort tard, et au près avoir éprouvée bien des inquiétudes sur le peu de progrès que je voyais dans mon présumé état! mais enfin j'ai pris mon parti sur ce retard que je suis obligée de mettre dans tous mes calculs. Il faut encore attendre le Bonheur tant désiré jusqu'au mois de septembre ou d'octobre, ainsi, mon ami, j'espère toujours si tu viens à l'automne, pouvoir te montrer ce petit embryon, je m'en fais d'avance une grande fête.

Je n'ai pas été trop contente de ta dernière lettre, tu ne parles raison qu'à la hâte et ne me donne aucun détails sur une infinité de choses qui m'interesseraient beaucoup, sans doute tes amours malheureux me font infiniment de peines, mais puisque c'est un mal sans remède, il faut que tu en prennes tolérance.

it, et que tu fasse tout ce qui dépend de toi
pour une autre inclination, car c'est je crois
le moyen de te guérir. Je désire avec grand empê-
ment apprendre que tu as l'espérance d'être bien-
guéri dans ton état et aussi dans tes appointem-
ents. Je crois que cela ne te ferait pas grand chagrin.
Je suppose que tu es instruit de l'état dans lequel
maintenant la santé de ma soeur, j'ai bien du plaisir
de voir qu'elle reprend maintenant ses forces, j'a-
yant quelques temps des inquiétudes sur son état.
J'a-
vais craignais qu'elle ne se remise pas promptement
à une forte secousse qu'elle a éprouvée, mais il paraît
que le régime qu'elle a suivi adopté la guérison
toutes les suites.

J'ai été fort contente de la santé de Papa dans
son séjour que j'ai fait près de lui, il se porte
assez bien mais il est très triste, et je crains
qu'il ne lui renouvelle des maux.
Dieu mon cher ami, je te quitte bien vite dans
l'attente de n'être point à temps pour la poste, je me
rends pas que cette lettre cy éprouve de retard,
je t'appelle à coeur de me justifier à tes yeux.

Mon mari me charge de t'assurer de son amitié.
Je crois pas avoir besoin de te parler de la mien-
ne. Tous les deux nous t'embrassons tendrement.
J'ai oublié de te parler du chagrin que tu dois
avoir éprouvé en apprenant la mort de notre chère
grand-mère, j'en suis sûr on ne peut plus désolé, et
je pense que tu es aussi dans la plus grande affliction.
Rappelez moi de cela je te prie quand tu m'écriras,
je suis très inquiète.